

NAPOLÉON.

WATERLOO.

(Imité du français.)

NOUS NE TE MAUDISSONS PAS, WATERLOO.

I.

Nous ne te maudissons pas, Waterloo ! bien que ta plaine ait été arrosée du sang de la liberté ; c'est là qu'il fut versé, mais la terre ne l'a point bu ; jaillissant avec force de tous ces cadavres, comme une trombe de l'Océan, il s'élève et va se mêler dans les airs au sang de Labédoyère — et de celui dont la tombe honorée renferme « *le brave des braves.* » Il forme dans le ciel un rougeâtre nuage ; mais il retournera aux lieux d'où il est sorti ; quand le nuage sera plein il éclatera. — Jamais tonnerre n'a retenti comme celui qui ébranlera alors le monde étonné ; — jamais éclair n'a brillé comme celui qui sillonnera le ciel ! pareil à l'étoile mystérieuse, prédite autrefois par le prophète, qui doit répandre sur la terre une pluie de flamme et changer les rivières en sang.

II.

Le chef est tombé, mais non pas sous vos coups, vainqueurs de Waterloo ! Quand le soldat citoyen ne commandait à ses égaux que pour les conduire où la gloire souriait au fils de la Liberté, lequel de tous les despotes coalisés pouvait se mesurer avec ce jeune général ? Qui pouvait se vanter d'avoir vaincu la France avant que la tyrannie régnât seule et sans partage, avant que, poussé par l'ambition, le héros s'abaissât à n'être plus que roi ? Alors il tomba : — périsse comme lui quiconque voudra asservir l'homme au joug de l'homme !

III.

Et toi aussi, guerrier au blanc panache¹, toi à qui ton propre royaume a refusé un tombeau² ! mieux eût valu pour toi continuer à guider les bataillons de la France contre des armées d'esclaves mercenaires, que d'aller te livrer à la mort et à la honte pour un méprisable titre de roi comme celui que porte le despote de Naples, et qu'il a acheté de ton sang.

Quand tu lançais ton cheval de bataille dans les rangs ennemis, comme un fleuve qui franchit ses rives, pendant qu'autour de toi volaient en éclats les casques pourfendus, les glaives brisés, — tu étais loin de prévoir le destin qui t'attendait ; cet orgueilleux panache a donc été abattu sous les coups déshonorants d'un esclave ! Il fut un temps où, pareil à la lune qui règle l'Océan, ce panache ondoyait dans l'air et servait de ralliement au guerrier ; à travers les flois noirs et sulfureux de la fumée du combat, le soldat cherchait du regard ce cimier inspirateur, et, le voyant briller au premier rang, il sentait ranimer son courage. Là où l'agonie de la mort était la plus courte, où la bataille multipliait le plus ses débris, à l'ombre de l'étendard avancé de l'aigle à la crête brûlante (porté sur les ailes du tonnerre, et plendissant des rayons de la victoire, qui eût pu alors arrêter son vol ?), là où les lignes ennemies étaient rompues ou se débandaient dans la plaine, là on était sûr de voir Murat charger ! là il ne chargera plus !

IV.

Sur nos gloires détruites marchent les envahisseurs ; la Victoire pleure sur ses trophées abattus. — Mais que la Liberté se réjouisse ! que son cœur éclate dans sa voix ! la main sur son épée, elle sera doublement adorée. La France a deux fois appris cette « leçon morale » chèrement achetée, que son salut ne réside pas dans un trône avec Capet ou Napoléon, mais dans l'égalité des lois et des droits, dans l'union des cœurs et des bras pour défendre la grande cause, — la cause de cette liberté que Dieu a départie avec la vie à tout ce qui est sous le ciel, et que le crime voudrait faire disparaître de la terre, lui dont la main farouche et prodigue sème comme du sable la richesse des nations, et verse leur sang comme de l'eau dans un impérial océan de carnage.

V.

Mais le cœur et l'intelligence, et la voix du genre humain, s'élèveront de concert, — et qui résistera à cette fière alliance ? Il est passé le temps où l'épée subjuguait. — L'homme peut mourir, — l'âme se renouvelle ; même dans ce monde

de soucis et de bassesse, la Liberté ne manquera jamais d'héritier; des millions d'hommes ne respirent que pour hériter de son indomptable génie; — quand elle assemblera de nouveau ses armées, les tyrans croiront en elle et trembleront. Ils rient de cette menace impuissante; des larmes de sang n'en couleront pas moins³.

FAUT-IL DONC TE QUITTER, O MON GLORIEUX CHEF⁴.

(Imité du français.)

I.

Faut-il donc te quitter, ô mon glorieux chef, séparé du petit nombre de ceux qui te sont restés fidèles! Qui dira la douleur du guerrier, l'angoisse délirante de ce long adieu? L'amour de la femme, le dévouement de l'amitié, quel qu'ait été sur moi leur empire, — que sont-ils, comparés à ce que j'éprouve, à la fidélité qu'un soldat t'a vouée?

II.

Idole de l'âme du soldat, sans rival dans les batailles, tu ne fus jamais plus grand qu'aujourd'hui. Beaucoup ont pu gouverner le monde, tu es le seul qu'aucune calamité n'a fait fléchir. Longtemps à tes côtés, j'ai affronté la mort et porté envie à ceux qui succombaient et dont la mourante acclamation bénissait celui qu'ils servaient si bien⁵.

III.

Que n'ai-je partagé leur tombe glacée! Je ne verrais pas aujourd'hui les lâches terreurs de tes ennemis, oser à peine laisser un homme auprès de toi, comme s'ils craignaient qu'il ne te délivrât! Oh! même sous les voûtes d'un cachot, toutes leurs chaînes me seraient légères en présence de ton âme indomptée.

IV.

Celui qui est sourd à la prière de notre fidélité, si sa gloire empruntée venait à s'obscurcir, s'il rentrait dans son obscurité natale, ses sycophantes viendraient-ils la partager avec

lui? S'il possédait maintenant cet empire du monde, que tu abduques avec tant de sérénité, achèterait-il avec ce trône des cœurs comme ceux qui t'appartiennent encore?

V.

Mon chef, mon roi, mon ami, adieu! Je n'avais jamais fléchi le genou; jamais je n'avais supplié mon souverain comme j'implore aujourd'hui ses ennemis; tout ce que je demande, c'est d'être admis aux périls qu'il lui faut braver; c'est de partager à côté du héros sa chute, son exil et sa tombe.

A L'ÉTOILE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

(Imité du français.)

I.

Étoile des braves! — dont les rayons ont versé tant de gloire sur les vivants et sur les morts; prestige radieux et adoré! dont la présence faisait lever des millions d'hommes en armes; — éclatant météore d'origine immortelle! pour quoi t'élever dans le ciel, pour l'éteindre ensuite sur la terre?

II.

Les âmes des héros immolés formaient tes rayons; l'éternité resplendissait dans ton auréole; au ciel la Gloire, sur la terre l'Honneur, composaient l'harmonie de ta sphère martiale, et ta lumière brillait aux regards humains comme un volcan dans les cieus.

III.

Ta larme roulait en fleuve de sang, et ses flots balayaient les empires; pendant que tu répandais tes clartés jusqu'aux derniers confins de l'espace, au-dessous de toi la terre tremblait sur sa base, et le soleil, pâle et découronné, t'abandonnait l'empire du firmament.

IV.

Un arc-en-ciel t'avait précédée, et grandit avec toi, formé

de trois couleurs brillantes et divines ⁶, appropriées à ce céleste signe; car la main de la Liberté les avait nuancées comme les teintes d'une perle immortelle.

V.

Une couleur était empruntée aux rayons du soleil, une autre à l'azur foncé des yeux d'un séraphin, la troisième au voile blanc et radieux d'un esprit pur. Les trois réunies ressemblaient au tissu d'un céleste rêve.

VI.

Étoile des braves! tes rayons pâlisent, et les ténèbres vont de nouveau prévaloir. Mais, ô arc-en-ciel des hommes libres! nos larmes et notre sang couleront pour toi. Si jamais ta brillante promesse s'évanouit, notre vie ne sera plus qu'un fardeau d'argile.

VII.

Et les pas de la Liberté sanctifient les silencieuses cités des morts; et ils sont beaux dans la mort ceux qui tombent fièrement dans ses rangs; et bientôt, ô déesse! puissions-nous être à jamais avec eux ou avec toi!

ADIEUX DE NAPOLÉON.

(Imité du français.)

I.

Adieu le pays qui vit le funèbre éclat de ma gloire naître et ombrager la terre de son nom; — il m'abandonne maintenant, mais les pages de son histoire, les plus brillantes comme les plus sombres, seront pleines de ma renommée. J'ai fait la guerre au monde; il ne m'a vaincu que lorsque le météore des conquêtes m'entraîna trop loin; j'ai lutté contre les nations, à qui, dans mon isolement, j'inspire encore l'effroi, unique et dernier captif entre des millions de guerriers.

II.

Adieu, France! Quand ton diadème ceignit mon front, je te fis la perle et la merveille de la terre; — mais ta faiblesse

ordonne que je te laisse comme je t'ai trouvée, déshéritée de ta gloire et déchue de ta vertu. Oh! que n'ai-je encore ces cœurs belliqueux qui, vainqueurs dans toutes mes guerres, sont tombés sans fruit en luttant contre l'orage! — L'aigle, dont le regard fut alors fasciné et troublé, planerait encore dans le ciel, en fixant d'un œil assuré le soleil de la Victoire!

III.

Adieu, France! — Mais si quelque jour la Liberté revient visiter tes rivages, alors souviens-toi de moi; la violette croît encore au fond de tes vallées; quoique flétrie, tes pleurs la feront refleurir; — alors, je pourrai vaincre encore les armées ennemies qui nous entourent, et ton cœur pourra encore s'éveiller à ma voix. — Dans la chaîne qui nous retient captifs, des anneaux peuvent se briser; tourne-toi alors vers moi, et appelle le chef de ton choix.

NOTES.

¹ Pauvre Murat! quelle fin! Sa plume blanche servait de point de ralliement dans une bataille, comme jadis le panache de Henri IV. Il refusa de se confesser* et de se laisser panser, ne voulant enchaîner ni son âme ni son corps. *B.*

² On prétend que l'on a exhumé les débris mortelles de Murat, et qu'on les a brûlés.

³ A propos de politique, comme dit Caleb Quotem, relisez, je vous prie, les vers qui terminent mon *Ode sur Waterloo*, écrite en 1815; rapprochez-les de l'assassinat du duc de Berri, en 1820, et dites-moi si je ne mérite pas le titre de *vates* tout aussi bien que Fitzgerald et Coleridge:

Crimson tears will follow yet;

et n'ont-elles pas coulé, ces larmes de sang? *B.*

⁴ « Tout le monde pleurait, mais surtout Savary, ministre de la police, qui devait sa fortune à l'Empereur: il embrassait les genoux de son maître, et écrivit une lettre à lord Keith pour lui demander la permission d'accompagner Napoléon à quelque titre que ce fût. »

⁵ A Waterloo, on vit un soldat qui venait d'avoir le bras fracassé par un boulet, l'arracher avec l'autre main, et le jetant en l'air, crier à ses camarades: « Vive l'Empereur! jusqu'à la mort! » — Il y a plusieurs exemples de ce genre; vous pouvez compter sur l'authenticité de celui-ci. *Lett. partic. écrites de Bruxelles.*

⁶ Le drapeau tricolore.

* Byron se trompe: Murat s'est confessé, ainsi que Napoléon.

PROMÉTHÉE.

I.

Titan ! à tes yeux immortels les souffrances de la race humaine, vues dans leur douloureuse réalité, ne furent pas, comme pour les dieux, un objet de dédain. Quelle fut la récompense de ta compassion ? une souffrance muette et intense, le rocher, le vautour et la chaîne, tout ce que les cœurs fiers peuvent ressentir d'angoisses, les tourments qu'ils dissimulent, l'insupportable sentiment de la douleur, qui ne parle que dans la solitude, craignant encore que le ciel ne l'écoute, et attend pour gémir que sa voix n'ait point d'échos.

II.

Titan ! tu as connu la lutte entre la souffrance et la volonté, cette lutte qui torture quand elle ne tue pas ; et le Ciel inexorable, l'aveugle tyrannie du Destin, le Principe de Haine qui gouverne le monde, qui crée pour son plaisir des êtres qu'il pourrait anéantir, l'a refusé jusqu'à la faveur de mourir : le don malheureux de l'éternité fut ton partage, — et tu l'as noblement supporté. Tout ce que le maître du tonnerre put arracher de toi, fut la menace qui lui renvoyait les tourments de ton supplice, résultat prévu par toi, et que tu ne voulus pas lui révéler pour le fléchir ; et ton silence fut son arrêt ; et dans son âme s'éleva un repentir inutile, et un douloureux effroi si mal dissimulé, que les foudres tremblèrent dans sa main.

III.

Ton crime divin fut d'être bon, de diminuer par tes préceptes la somme de l'humaine misère, et d'apprendre à l'homme à puiser sa force dans son âme ; mais bien qu'arrêté dans ton œuvre par le Ciel, ton énergie patiente, ta fermeté et la résistance de ton esprit invulnérable nous ont légué une grande leçon : tu es pour les mortels le symbole

et le signe de leur destin et de leur force ; comme toi, l'homme est en partie divin, onde trouble dont la source est pure ; et l'homme peut partiellement prévoir sa funèbre destinée, connaître sa misère, sa force de résistance, et le malheur sans mélange de sa triste existence. Mais à tous les maux l'âme humaine peut opposer elle-même, aussi forte que toutes les douleurs, une volonté ferme, une conscience intime et profonde qui, au sein des tortures, trouve en elle sa propre récompense, triomphe alors qu'elle ose défier, et fait de la mort une victoire.

LES TÉNÈBRES.

J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve². Le soleil brillant était éteint, et les étoiles erraient obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas; le matin venait, s'en allait, — et revenait sans amener le jour; et les hommes avaient oublié leurs passions dans la terreur de cette désolation; et tous les cœurs, glacés, dans une prière égoïste, imploraient la lumière; et ils vivaient autour de grands feux allumés; — et les trônes, les palais des rois couronnés, — les cabanes, les habitations de tout genre, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres; les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois. Heureux ceux qui vivaient à proximité des volcans et de leur cime lumineuse! Un effrayant espoir était tout ce qui restait au monde; les forêts étaient livrées aux flammes, — mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître, — et les troncs pétillants s'éteignaient avec un dernier craquement, — et puis tout redevenait ténèbres. Leur lumière désespérante, tombant en éclairs passagers sur le visage des hommes, leur donnait un aspect qui n'était pas de ce monde; les uns, étendus à terre, cachaient leurs yeux et pleuraient; d'autres appuyaient leurs mentons sur leurs poings fermés et souriaient; d'autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûchers funèbres, et regardaient avec inquiétude le ciel monotone étendu comme un drap mortuaire sur l'univers décédé; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, grinçaient des dents et hurlaient; les oiseaux effrayés jetaient des cris, voltigeaient sur la terre et agitaient leurs ailes inutiles; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants; et les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule; elles sifflaient,

mais ne piquaient pas : — on les tuait pour les manger. Et la Guerre, qui s'était quelque temps reposée, recommençait à se gorger de carnage; — un repas était acheté avec du sang, et chacun rassasiait à part son appétit farouche et sombre. Plus d'amour; toute la terre n'avait qu'une pensée, — celle de la mort, et d'une mort immédiate et sans gloire. — Toutes les entrailles étaient en proie aux tortures de la faim; les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture; maigres et décharnés, ils se dévoreraient entre eux; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, tous, un seul excepté; resté auprès d'un cadavre, il en écarta les oiseaux, les animaux de proie et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres morts alléchassent leurs maigres mâchoires; lui-même ne chercha aucune nourriture; mais, exhalant un hurlement plaintif et prolongé avec un cri rapide de douleur, il mourut en léchant la main dont les caresses ne lui répondaient plus. Peu à peu la Famine moissonna la foule; d'une cité populeuse deux hommes seulement vivaient encore, et ils étaient ennemis : ils se rendirent tous deux derrière les cendres mourantes d'un autel où une multitude de choses saintes avaient été entassées pour un usage sacrilège; transis de froid, de leurs mains glacées et décharnées ils grattèrent les cendres encore chaudes, et leur faible souffle, en quête d'un peu de vie, parvint à faire une flamme qui à peine en était une; sa lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, — se virent, jetèrent un cri, et moururent; — ils moururent au spectacle de leur laideur mutuelle, chacun d'eux ignorant qui était celui sur le front duquel la Famine avait écrit : « Maudit ! » Le monde était désert; les pays populeux et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte où il n'y avait ni saisons, ni végétation, ni arbres, ni hommes, ni vie, — une masse de mort, — un chaos d'argile durcie. Les fleuves, les lacs et l'Océan étaient immobiles, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs; les navires sans équipages pourrissaient sur la mer, et leurs mâts tombaient pièce à pièce; en tombant ils

dormaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus ; les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans la tombe, où les avait précédées la Lune leur reine ; les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, et les nuages n'existaient plus ; les TÉNÉBRES n'en avaient plus besoin, — les TÉNÉBRES étaient l'univers.

NOTES.

¹ Cette pièce, dans le manuscrit original, est intitulée *le Rêve*.

² Dans ce poème, lord Byron a abandonné ce système, qui lui est propre, de montrer toujours au lecteur le but où il tend, et il s'est contenté d'offrir une masse d'idées puissantes disposées sans ordre et dont il est difficile de saisir la liaison ; une foule d'images terribles se pressent et se confondent devant nous comme dans le rêve d'un homme qui a le délire, chimères épouvantables à l'existence desquelles l'esprit refuse de croire, qui étourdissent le lecteur et troublent même l'esprit de ceux qui sont les plus accoutumés aux bizarreries de la muse. Le sujet est l'invasion de la terre par les ténèbres, qui sont appelées, comme dans Shakspeare, — le fossoyeur de la mort. — La réunion d'images terribles que le poète a placées devant nous ne fait que mieux sentir l'extravagance du plan. A dire vrai, ces créations fantastiques sont dangereuses pour l'imagination d'un poète aussi exalté que Byron, dont le Pégase avait plutôt besoin du frein que de l'éperon. L'infini dans lequel elles laissent le poète et le manque de précision les rendent pour la poésie ce que le mysticisme est pour la religion. La pensée du poète n'en devient que moins saisissable, et après s'être mis au-dessus de l'intelligence ordinaire, il finit par ne plus se comprendre lui-même. En vain le poète entasse-t-il les images poétiques, c'est comme si un peintre voulait prendre pour canevas un nuage qui passe. *Walter Scott*.

N'en déplaise à l'illustré critique, nous ne voyons rien de confus, rien d'inintelligible dans ce poème. C'est une énergique, une effrayante peinture du dernier jour du monde, amené par l'extinction de la chaleur solaire. NOTE DU TRADUCTEUR.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES POÈMES CONTENUS DANS LE TOME DEUXIÈME.

	Pages
La Malédiction de Minerve.	1
Notes.	9
La Valse.	11
Notes.	19
Le Giaour.	22
Notes.	51
La Fiancée d'Abydos.	57
Notes du chant I ^{er}	67
Notes du chant II.	85
Le Corsaire.	88
Notes du chant I ^{er}	105
Notes du chant II.	121
Notes du chant III.	142
A Napoléon Bonaparte.	143
Notes.	147
Lara.	149
Notes du chant I ^{er}	166
Notes du chant II.	184
Méodies Hébraïques.	186
Notes.	200
Le Siège de Corinthe.	201
Notes.	224
Parisina.	227
Notes.	240
Monodie sur la mort de Shéridan.	243
Notes.	246
Le prisonnier de Chillon.	248
Notes.	258
Le Rêve.	261
Notes.	266